

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 33 (1900)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

HERMANN KRÜGER. — LES HUIT PREMIERS CHAPITRES DE LA LETTRE DE PAUL AUX ROMAINS¹.

Les derniers mots du sous-titre : « le tout en français, » constituent une des originalités de ce remarquable commentaire, un tour de force, dirions-nous, s'il s'agissait de cela en des choses aussi sérieuses. Mais là n'est pas la principale victoire, bien que réelle, sous la plume et pour la pensée absolument en possession d'elle-même du professeur de Paris. La tentative lui a admirablement réussi, par suite d'un enseignement d'une haute valeur, et d'une sagesse qui sait distinguer entre la chaire professorale et le livre individuellement, solitairement consulté. Ce n'est ni du refroidi, ni du réchauffé. Malgré ses divisions et ses subdivisions un peu multipliées, comme en témoignent, à la fin, les treize pages de la table analytique des matières, nous sommes en présence d'un exposé animé, convaincant, qui ne s'est pas desséché en passant par l'explication de l'exégète, qui en a vécu tellement que ses lecteurs ne pourront qu'en ressentir les salutaires effets ; le plus grand nombre possible de lecteurs, qui n'auront pas à s'arrêter aux difficultés de la langue originale de l'apôtre. Ce qui ne veut pas dire, nous l'allons voir, que le même résultat, et un

¹ *Les huit premiers chapitres de la lettre de Paul aux Romains.* Traduction, arguments analytiques, notes et éclaircissements, le tout en français, par F.-Herm. Krüger, professeur à la Maison des missions évangéliques de Paris. — Lausanne, Georges Bridel & C^{ie} éditeurs. Paris, librairie Fischbacher, 33, rue de Seine. 255 pages. Prix : 4 francs.

meilleur encore, n'aurait pas été atteint au moyen des termes grecs indispensables, traduits à propos.

Voyez d'abord la version, qui a le mérite d'être vraiment claire, qui n'est pas une molle paraphrase : elle devient nécessairement explicative, non sans infirmer peut-être la concision et l'énergie de l'enchevêtrement organique de la construction paulinienne, dès la suscription, à l'entrée du chapitre I, versets 1 à 7 :

« Paul, serviteur du Messie Jésus, apôtre de par un appel de Dieu, mis ainsi à part pour proclamer la bonne nouvelle de Dieu, nouvelle qui précédemment a été annoncée sous forme de promesse dans les saintes Ecritures par les prophètes de Dieu ; elle concerne son Fils, Jésus-Christ, notre Seigneur, né de la race de David, quant à sa nature terrestre, et, quant à l'élément surnaturel de son être, déclaré avec éclat Fils de Dieu par la résurrection d'entre les morts ; c'est par lui que nous avons reçu la grâce et l'apostolat, afin d'amener, pour la gloire de son nom, à l'obéissance de la foi toutes les nations païennes, au nombre desquelles vous êtes, vous aussi qui avez été appelés par Dieu pour être à Jésus-Christ, à tous ceux qui sont à Rome, bien-aimés de Dieu, saints par suite de leur vocation. Que la grâce et le salut vous soient accordés de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ ! »

Après un COMMENTAIRE bref sur les préliminaires de la lettre aux Romains, puis un SOMMAIRE, arrivent les NOTES : « verset 1. Construction : Paul... à tous ceux qui sont à Rome.... Les versets 2-6 forment une longue proposition incidente. L'apôtre y esquisse l'histoire de la bonne nouvelle et son contenu ; puis il définit le double caractère de Jésus-Christ ; ensuite, il mentionne le but de son apostolat ; et, en classant enfin les Romains parmi les nations auxquelles il se doit, il ménage la transition à la mention des destinataires de sa lettre. — *Serviteur*, ou mieux esclave, appartenant à son maître et dépendant de lui. — *Du Messie Jésus* ; quand le mot de Christ précède celui de Jésus, il faut lui conserver la valeur d'un nom commun. Il signifie « oint, » et est la traduction du mot hébreu Messie, qui a le même sens. Il s'agit de l'Oint par excellence. Voir l'ECLAIRCISSEMENT I, dans la seconde partie du volume. »

Et ainsi jusqu'au verset 39 du chapitre VIII, en indiquant, lorsqu'il y a lieu, les variantes, et en appelant fréquemment aux « éclaircissements. »

Ces éclaircissements, dans les pages 115 à 241, jettent une vive lumière sur les nombreux points de la théologie paulinienne, touchés dans la partie fondamentale de notre épître. Le critique de tout à l'heure est plus libre dans ses mouvements et peut approfondir ici, en même temps que développer avec précision, les notions que lui fournit l'exégèse de détail. La méthode est discutable ; elle a permis à M. Krüger à la fois de marcher avec l'écrivain sacré et de s'appuyer, chemin faisant, sur des explications antérieures ou ultérieures, parce que chaque éclaircissement comprend un ensemble d'alinéas mettant en relief telles et telles faces de la question.

Par exemple, au cours de l'éclaircissement VIII, intitulé *Foi et justification*, vous lisez, p. 141 : « Dieu justifie celui qui croit. Il est difficile dans la pratique de séparer de la justification la foi. On ne connaît vraiment la justification que lorsqu'on se l'approprie par le moyen de la foi. Mais en théorie, il convient de distinguer l'acte divin de la justification de l'acceptation de cette grâce par l'homme.

» En effet, la justification exprime avant tout une attitude de Dieu ; pour être plus précis, il faudrait ajouter que la justification est ce qu'on vient de dire, au moins dans les intentions de Dieu et par les prémisses de l'acte en question. Car la justification n'est rendue possible que par la rédemption opérée par Jésus-Christ. Sans rédemption, Paul ne saurait concevoir une justification. Et, on s'en souvient, la rédemption elle-même est une preuve manifeste de l'amour de Dieu. Ce n'est qu'après la rédemption, que Dieu déclare qu'il est prêt à pardonner et à justifier. Cependant, qui ne comprendrait ici l'insuffisance, l'incohérence même du langage humain pour parler en balbutiant de ce que Dieu pense et fait en dehors de nous et hors du temps ? Aussi même Paul ne parle-t-il guère de la justification sans mentionner aussitôt la foi. En d'autres termes, il ne sépare guère les dispositions et les intentions de Dieu de leur application directe aux cas de l'homme qui croit. Il n'insiste même pas sur la réconciliation opérée comme telle, bien que ce terme lui appartienne en propre, à l'exclusion des autres écrivains du Nouveau Testament, et que la réconciliation lui apparaisse comme un fait précis, rattaché directement à la mort de Christ. En réalité, la réconciliation n'a d'effet que pour ceux qui croient.

» En outre, il n'est pas sans importance de noter que Paul ne

dit jamais que la justice de Jésus-Christ, ni ses mérites, nous soient imputés ou soient considérés comme nôtres. Cette pensée semble lui être tout à fait étrangère ; aussi bien, elle implique un procédé trop mécanique ; ce serait, à son sentiment, une scolastique trop verbale. Paul, et tous les apôtres, sentent battre le cœur de Dieu ; même leur langage porte l'empreinte d'un christianisme ému, vibrant, personnel. L'obéissance de Christ, c'est-à-dire sa passion et sa mort, ouvrent les écluses du pardon, à savoir, de l'amour et des miséricordes divines ; alors Dieu pardonne, le péché pardonné n'est plus ; le pécheur pardonné est juste devant Dieu. Dieu le déclare ; il le veut. Il n'y a qu'une condition, une seule : Dieu justifie celui qui croit en Jésus (Rom. III, 26 et 22, 28, 30 ; I, 17 ; X, 4, etc.). »

Plus loin, p. 145 : « La justification, une grâce individuelle. La lettre aux Romains, de même que les autres écrits de Paul, présente donc clairement la justification comme un acte divin que la foi de l'individu considère ensuite comme réel et dont elle s'approprie le bénéfice. La justification n'est pas un attribut de l'Eglise, une prérogative de la communauté chrétienne, à laquelle chaque homme aurait part en se rattachant à cette communauté ou en y étant introduit par le baptême. Rien n'est plus contraire à la pensée de Paul que cette interprétation ecclésiastique ou sociale de la justification ; c'est un renversement des termes. Car l'Eglise est une association d'individus justifiés ; elle ne dispense pas plus la justification que l'absolution ou le pardon. Tous ces effets de la grâce de Dieu sont des actes divins ; comme telle notre pensée ne peut guère prétendre à les réaliser en eux-mêmes. Ils prennent, au contraire, par leurs effets, une réalité expérimentale dans la conscience de l'individu qui croit. Chacun de ceux qui croient est justifié (Rom. X, 4). Toi, individu, tu as été ainsi délivré (Rom. VIII, 2).

» L'Eglise a un autre rôle ; elle se borne, en cette matière, à proclamer et à propager la bonne nouvelle ; mais recevoir le message du salut, le croire, mettre toute sa confiance en Dieu, c'est l'affaire de chaque homme, chacun pour lui-même personnellement, sans autre intermédiaire que Jésus-Christ, de lui-même à Dieu directement. Cela, et cela seul, fait du pécheur un justifié et par le don de l'Esprit un chrétien. Ces chrétiens forment l'Eglise dont Christ est le chef, celle qui conquiert le monde. »

Autre exemple. L'éclaircissement XIII, p. 171 : *De la différence*

entre la première et la seconde moitié des huit premiers chapitres de la lettre aux Romains, arrête, pour commencer, l'attention sur « le vocabulaire des deux parties en question. On peut ne pas s'entendre sur le rôle de la seconde moitié du Ve chapitre entre ce qui précède et ce qui suit ; mais personne n'a jamais songé à nier la différence évidente qu'il y a entre le contenu des chapitres I à IV et celui des chapitres VI à VIII... Pour aborder la question soulevée ici, on peut faire remarquer qu'il existe des marques extérieures, matérielles, pour ainsi dire, d'une différence entre la première et la seconde moitié des huit premiers chapitres ; ces indices suffiraient au besoin pour éveiller l'attention d'un lecteur qui ne se contente pas de cueillir, en suivant sa fantaisie, une parole de ci et une autre de là. Ainsi les termes de « justifier » et d'« imputer, » qui sont les mots saillants des chapitres III et IV, ne paraissent plus dans les chapitres VI à VIII, sauf dans la péroraison du dernier chapitre où l'apôtre rappelle ce qu'il a démontré dans le premier tiers de sa lettre. D'autre part, l'Esprit n'est mentionné dans la première partie qu'au chapitre V, comme pour préparer la transition à la seconde partie. Qui ne se serait aperçu qu'au chapitre VIII, au contraire, le terme d'« Esprit » tient une place prééminente dans le vocabulaire ? De plus, le mot de « péché, » au sens de puissance souveraine, est extrêmement fréquent à partir de la seconde moitié du chapitre V, ainsi que les termes opposés de « mourir » et de « vivre, » avec leurs dérivés et leurs synonymes. » Le vocabulaire grec n'aiderait pas mal en cette occurrence.

Nous en avons la conviction avec l'éclaircissement XIV, p. 176 : *Définition de quelques termes psychologiques employés par Paul*. « La première condition pour comprendre un homme, c'est de parler la même langue que lui, ou, du moins, de connaître la langue qu'il parle. Plus les sujets traités par cet homme sont délicats ou complexes, plus il sera amené à donner à certains mots des valeurs spéciales, et plus il importe de préciser la définition de ces expressions. On essaierait en vain de suivre avec intelligence l'analyse que Paul fait du péché, de la nature humaine et de la vie chrétienne, à partir du chapitre VII^e surtout, sans avoir fixé préalablement la signification qu'ont prise dans la langue de Paul, plusieurs mots devenus des termes techniques. En première ligne, il y a le terme de « chair » avec ses dérivés.... D'autre part, l'apôtre donne une signification caractéristique à

l'adjectif dérivé du mot « âme. » Il est difficile de rendre ce qualificatif en français. On dit animal (du latin *anima*, âme), ou psychique (qui n'est que l'équivalent du grec *psychè*, âme), ou encore naturel. C'est pour Paul un synonyme de charnel et de périssable, et une antithèse de spirituel, comme le montre fort bien le contraste établi entre le corps actuel, naturel, animal ou psychique, et le corps surnaturel ou spirituel (« pneumatique, » *pneuma*, esprit), au XV^e chapitre de la première lettre aux Corinthiens, au verset 44 (cf. Rom. VII, 14 ; 1 Cor. II, 14). »

D'ailleurs, M. Krüger n'est nullement un ennemi du grec, de celui de saint Paul en particulier. Son travail n'a sa profonde portée que parce qu'il en est comme l'émanation en langue française, dans la très louable intention d'être accessible, sans verbiage, à tout homme réfléchi, aux étudiants surtout. Et la solide culture hellénique, biblique et classique, du savant interprète perce, en dépit de sa modestie, par un curieux contraste, dans sa dédicace : « Aux bien-aimés frères selon la chair et selon l'esprit, à Théodore et à Gustave, compagnons de combat et concitoyens dans les cieux, le domicilié et voyageur avec eux sur terre, le moindre, qui a composé ce petit livre, » dédicace de dix lignes en belles majuscules grecques, qui ne déparent point l'excellente impression du reste de l'ouvrage par la maison Georges Bridel & C^{ie} :

ΤΟΙΣ ΑΓΑΠΗΤΟΙΣ
ΚΑΤΑ ΣΑΡΚΑ ΚΑΙ ΚΑΤΑ ΠΝΕΥΜΑ ΑΔΕΛΦΟΙΣ
ΘΕΟΛΩΡΩΙ ΚΑΙ ΓΟΥΣΤΑΦΩΙ
· · · · ·
Ο ΜΙΚΡΟΤΕΡΟΣ
Ο ΣΥΓΓΡΑΨΑΣ ΤΟΥΤΟ ΤΟ
ΒΙΒΛΑΡΙΔΙΟΝ

Quoi qu'il en soit de l'effort accompli par le professeur d'exégèse de la Maison des missions évangéliques à Paris pour rendre aussi parfaitement la pensée de l'original de Paul, son œuvre ne trahit aucune lassitude ; elle ne fait pas double emploi avec celles de ses devanciers les plus appréciés en pays de langue française, Bonnet, Reuss, Godet, Oltramare.

Ce dernier attendit de longues années avant de continuer son commentaire, dont la première partie parue en 1843 n'allait que jusqu'au chapitre V, verset 11. Nous souhaitons vivement que la

santé permette bientôt à M. Krüger, plus avancé, de nous donner enfin la suite, l'ensemble par conséquent, de ses études sur la plus importante et la plus complète des épîtres du Nouveau Testament.

E. COMBE.

P. S. Notre vœu n'a pu être exaucé. M. Krüger a succombé, à la fin de juillet, à la cruelle maladie qui le minait depuis des mois et qu'il a si vaillamment supportée. Mieux qu'ici-bas, et dans la langue du ciel, il rappelle à sa parenté du sang et à celle plus nombreuse de la foi l'assurance du salut, cet hymne par lequel il terminait, sur les traces de Paul, la fin du chapitre VIII, et dans sa traduction qu'il nous est fortifiant de reproduire :

« Mais nous sortons victorieux de toutes ces épreuves, par celui qui nous a aimés. En effet, je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni hauteur ni profondeur, ni quelque créature que ce soit, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné dans le Messie Jésus notre Seigneur. »

L. GRANDGEORGE. — SAINT-AUGUSTIN ET LE NÉO-PLATONISME ¹

C'est une portion fort intéressante du livre des *Confessions* que celle où Augustin raconte l'impression que firent sur lui les ouvrages néo-platoniciens, à l'époque où il cherchait sa voie, n'étant plus manichéen et n'étant pas encore chrétien. Quelle influence le néo-platonisme a-t-il exercée sur le grand docteur de l'Eglise d'Occident ? telle est la question que traite M. Grandgeorge dans un livre récemment publié par l'Ecole des Hautes-Etudes de Paris, section des sciences religieuses.

Dans ce travail, M. Grandgeorge se révèle historien érudit et consciencieux. Il collationne et compare de nombreux textes, il documente ses plus minimes assertions et s'interdit les considérations trop générales. C'est dire que son livre n'est pas d'une lecture facile, mais, ce qui est beaucoup plus important, il donne une impression d'impartialité absolue et de grande exactitude.

Pour quiconque désire connaître l'histoire de la pensée chrétienne, tout ce qui fera mieux connaître et comprendre Augustin est d'un grand intérêt. Peu d'hommes ont exercé une action com-

¹ *Saint Augustin et le néo-platonisme*, par L. Grandgeorge, élève diplômé de l'Ecole des Hautes-Etudes.

parable à la sienne sur la doctrine et la vie de l'Eglise. En recherchant ce qu'il a reçu du néo-platonisme, nous comprendrons mieux quelle est la part d'influence que l'hellénisme antique a exercée sur le développement du dogme chrétien. En effet, tandis que depuis Justin Martyr un grand nombre de Pères orientaux se nourrissaient de culture grecque, l'Occident restait réfractaire. On connaît l'aversion que la philosophie inspirait à Tertullien. Avec Augustin une réaction se fit. Ce fut surtout par lui que le christianisme latin apprit à connaître et à estimer la philosophie hellénique et en particulier le néo-platonisme.

A vrai dire Augustin ne savait vraisemblablement pas le grec. De là les lacunes de sa culture philosophique. Il ne connaissait les écrivains grecs que par l'intermédiaire des latins, Cicéron en particulier. Ce qu'il en a le mieux connu, ce sont les œuvres de Plotin et de Porphyre, elles lui étaient familières, grâce à la traduction latine du rhéteur Victorinus qui lui-même s'était converti dans sa vieillesse. L'influence que le néo-platonisme exerça sur Augustin fut tout autre que celle du manichéisme. Dans ses *Confessions*, s'il rappelle son passé manichéen, ce n'est que pour s'humilier d'avoir pu partager d'aussi abominables erreurs. Les néo-platoniciens, au contraire, sont toujours cités avec respect, même lorsqu'il les combat.

Mais que fut cette influence ? Pour la mesurer, M. Grandgeorge analyse et compare chez Augustin et chez Plotin les doctrines de Dieu, de la Trinité, de la Création et de la Providence.

L'existence de Dieu, simple et immuable, son éternité, son ubiquité et sa spiritualité, voilà des conceptions dans lesquelles le néo-platonisme et le christianisme pouvaient se rencontrer. Dieu n'est soumis à aucune détermination, ni dans l'espace ni dans le temps, il est une pure essence, c'est ce qu'affirment à la fois le philosophe et l'évêque. Et cependant ni l'un ni l'autre n'ont pu rester absolument logiques avec cette conception, ils ont dû nécessairement statuer un minimum de détermination en Dieu et le déclarer cause de tout et souverainement bon. Ici Augustin fut plus affirmatif que Plotin, mais il est bien dans la même ligne.

Ces rapprochements pourraient ne pas prouver grand chose, sinon que le néo platonisme avec sa haute spiritualité et le christianisme avec la tournure philosophique que les Pères grecs lui avaient donnée étaient devenus proches voisins. Mais ce qui est digne de remarque, ce sont certaines ressemblances de détail.

Lorsque Augustin développe ces idées, les termes qu'il emploie rappellent directement ceux de Plotin, les comparaisons sont les mêmes. S'il n'y a pas eu imitation, il y a eu en tout cas influence de l'un à l'autre.

Il est fort intéressant de comparer chez les deux penseurs la doctrine à laquelle on peut donner le nom de Trinité. Le Dieu de Plotin comporte trois hypostases. Celui des conciles œcuméniques et d'Augustin est un en trois personnes. Plusieurs Pères déjà ont constaté cette ressemblance. Mais l'accord est plus apparent que réel. En effet, le Un-Premier de Plotin est, nous l'avons vu, en dehors de toute détermination. Le Père céleste qu'Augustin a connu et adoré est éminemment personnel. L'Intelligence, seconde hypostase néo-platonicienne, a bien une parenté avec le Logos des Pères grecs. Augustin lui-même a fait le rapprochement dans un passage fort intéressant des *Confessions* : « Que le Verbe était dès le commencement, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu, que toutes choses ont été faites par lui et que rien n'a été fait sans lui, que tout ce qui a été fait a vie en lui, que la vie était la lumière des hommes... voilà ce que je lus dans les livres (des néo-platoniciens). » Mais en même temps Augustin a signalé la grande différence. « Je n'y lus pas que le Verbe a été fait chair et qu'il a habité parmi nous.... Je n'y lus pas qu'il s'est anéanti lui-même jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix ¹. » Et même en comparant l'Intelligence néo-platonicienne, non pas au Christ-Sauveur, mais au Logos préexistant, l'assimilation ne saurait être faite. L'Intelligence ignore le monde sensible et l'activité humaine.

Enfin l'Ame du monde, troisième hypostase, est créatrice, tandis que l'Esprit saint ne l'est pas. Le néo-platonisme du reste ignore totalement l'amour qui caractérise l'Esprit saint.

Ainsi les trois hypostases sont foncièrement différentes des trois personnes de la Trinité. De plus les rapports entre les trois personnes et les trois hypostases ne sont pas les mêmes. Les trois hypostases sont subordonnées l'une à l'autre, tandis que les trois personnes sont consubstantielles et coéternelles. Sur ce point Augustin a été strictement orthodoxe, et même s'il a incliné d'un côté ce n'est pas vers le subordinatianisme, mais vers le modalisme. C'est ce que laissent entrevoir les analogies dont il se sert

¹ *Confessions*, livre VII, chap. 9.

pour expliquer la Trinité. Il compare en effet les trois personnes à trois moments de l'existence humaine, l'être, la connaissance et la volonté, ou bien la mémoire, la pensée et la volonté. Or, le modalisme est l'opposé de la théorie émanatiste de Plotin.

Même différence, on pourrait dire même opposition dans les vues de Plotin et d'Augustin au sujet des rapports entre Dieu et le monde. Sans doute l'un comme l'autre voient en Dieu la cause de tout, mais pour Plotin le monde doit sa naissance à une émanation, tandis que pour Augustin il la doit à une création. Augustin lui-même a signalé cette différence. Mais, étant donnée leur conception de Dieu, les deux penseurs se trouvent en présence de la même difficulté. Comment concilier cette émanation ou cette création avec la thèse de l'immutabilité de Dieu ? Pour y répondre, Augustin se rapproche de nouveau de Plotin en affirmant qu'on ne peut distinguer en Dieu la pensée et l'action et en faisant rentrer toute chose créée dans le plan primitif du monde.

Le point où nous saisissons les analogies les plus frappantes entre Plotin et Augustin, c'est la doctrine de la Providence et le problème du mal. Le néo-platonisme s'était élevé dans ce domaine à une très grande hauteur, ce qui rapprochait ses conceptions de celles des chrétiens. En outre Plotin et Augustin avaient combattu des adversaires semblables, l'un les Gnostiques, l'autre les Manichéens, qui les uns et les autres partaient d'un principe dualiste. Ainsi Augustin eut tout naturellement recours dans la lutte aux arguments qu'il trouva chez Plotin. Il n'eut pas à les modifier sensiblement pour les faire concorder avec ses propres pensées.

Le monde est l'œuvre d'un parfait artiste qui a tout bien créé. Son action se manifeste dans l'ordre même qui règne dans l'univers. Cependant le mal existe ; d'où vient-il ? Si l'on veut éviter le dualisme et affirmer que tout ce qui a été créé est bon, une seule réponse reste possible, Augustin et Plotin l'ont faite l'un et l'autre : le mal est une négation, il n'a pas d'existence en lui-même, il est un moindre degré dans le bien. La créature finie est bonne, mais n'est pas la bonté parfaite. Le bien est dans l'ensemble et non dans le particulier. Plotin et Augustin se rencontrent plus loin encore dans l'affirmation que même le mal a sa place dans l'ordre du monde. Le mal est un facteur du progrès, l'injustice humaine doit servir à la punition du coupable pour le bien du juste, elle sert à réaliser le principe même de toute justice : A chacun selon ses œuvres.

Ainsi, dès qu'on se place en présence de l'ensemble, de l'univers, les imperfections de détail disparaissent dans l'harmonie de l'ensemble : « Notre Dieu a fait toutes choses très bonnes, » dit Augustin. « Dieu a fait l'univers beau, complet et harmonieux, » dit Plotin.

« L'enquête que nous venons de faire, dit M. Grandgeorge, clôt le débat qui s'était élevé au sujet du néo-platonisme de saint Augustin. » Voici les conclusions que M. Grandgeorge en tire : L'influence néo-platonicienne sur Augustin est indéniable. Mais les ouvrages de l'évêque d'Hippône dans lesquels nous trouvons des réminiscences ou des emprunts des néo-platoniciens appartiennent surtout à la période de sa vie qui précéda ou suivit immédiatement son baptême. Dès lors, plus il est devenu chrétien, plus il s'est rendu indépendant de ses anciens maîtres. Le néo-platonisme a agi sur Augustin en le dégageant du manichéisme, en le portant vers le christianisme et en lui fournissant des arguments contre des adversaires analogues. Le néo-platonisme fut pour Augustin une doctrine transitoire. A partir de sa conversion cette influence alla s'amointrissant et il fut avant tout chrétien.

M. Grandgeorge nous permettra de développer quelque peu cette conclusion. L'Augustin que nous avons vu disciple de Plotin, est-ce tout Augustin, est-ce l'Augustin de l'histoire, le renouvateur de la piété en Occident, le docteur et le Père de l'Eglise au sens le plus vrai du mot ? Ce qui a fait la vraie originalité et la grande puissance d'Augustin, c'est la doctrine de la grâce. Sans doute cette doctrine n'est pas indépendante de celles de la Providence et du mal où nous avons retrouvé des traces de néo-platonisme, mais elle n'en est pas nécessairement dérivée. La doctrine de la grâce, Augustin n'a pas pu l'emprunter à la Grèce antique par la simple raison qu'elle transporte l'âme dans un domaine que ni Plotin, ni personne dans le monde païen n'a connu ni même entrevu. C'est une doctrine spécifiquement chrétienne qui ne peut avoir ses racines que dans l'Evangile.

Ainsi, Augustin a pu subir une influence néo-platonicienne, ce ne sont que les hommes sans culture qui ne subissent pas l'action du milieu philosophique. Mais Augustin a été grand et puissant, non parce qu'il a été à l'école de Plotin, mais parce qu'il a longuement médité à l'école de Jésus-Christ.

JEAN RAMBERT.